

André Bazin, tout pour le cinéma

Quelque 2 700 articles de critique sont rassemblés dans un impressionnant volume qui révèle sa passion dévorante.

Le Figaro · 18 janv. 2019 · ÉRIC NEUHOFF eneuhoff@lefigaro.fr

Toute une vie. Elle pèse 3,4 kilos. Voici enfin rassemblés en deux impressionnants volumes les Écrits complets d'André Bazin (1918-1958), qui fut le cofondateur des Cahiers du cinéma et le mentor de François Truffaut. C'est de la belle ouvrage. La passion est visible. Elle s'accompagne d'une immense culture et d'une certaine modestie. Les 2700 articles s'étalent de 1942 à la mort de l'auteur. Bazin, qui signait dans divers journaux (Le Parisien libéré, France-Observateur, Esprit), publiait souvent plusieurs textes sur le même film. Les théories, finalement, ne l'encombraient guère. Pour lui, le cinéma était un art réaliste, ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser au dessin animé. Sur la comédie musicale, il avoue son incurie. Il s'exprime à la première personne, fait souvent preuve d'humour. À l'époque, il fallait se rendre dans les salles des Champs-Élysées. Parfois, la maladie l'oblige à prendre du retard sur l'actualité. Il met les bouchées doubles.



Selon lui, le néoréalisme se définit comme «l'école italienne de la révolution». C'est à lui qu'on doit le mot « plan-séquence ». Les débuts de la télévision l'intéressent, sa sensibilité ne néglige pas le documentaire ni le film pour enfants. Le western lui plaît en tant que genre. «La meilleure femme ne vaut pas un bon cheval», telle est la réflexion que lui inspire Le Banni. La politique des auteurs, chers aux « jeunes turcs » qu'il accueille dans sa revue, le laisse un peu sceptique. Sa prose est précise et décontractée. « À voir par temps orageux et de préférence dans une salle climatisée », dit-il du Fils de d'Artagnan. Raconter la fin des films ne le gênait pas – il répond même aux lecteurs qui lui reprochent cette manie. Les reprises le comblaient. « Il vaut mieux revoir un bon film que d'en voir un mauvais. » Les oeillères n'appartenaient pas à sa panoplie.

Il convoquait la peinture, la musique, la littérature pour soutenir ses choix. On ne la lui faisait pas. Ses formules claquent. « Le principal défaut de cette oeuvre est de n'être qu'admirable » (Les Enfants du paradis). La Belle et la Bête le déçoit : « Le sang du poète ne tache plus. » Auparavant, l'apport de Cocteau sur Les Dames du bois de Boulogne lui avait valu ce compliment: « Il n'a fallu que le bruit d'un essuie-glaces sur le texte de Diderot pour en faire un dialogue racinien. » Il a salué Citizen Kane, mais n'est pas vraiment enthousiasmé

par Le Criminel : « C'est Valéry écrivant La Porteuse de pain. » Ailleurs, Orson Welles a droit à cet éloge : « On ne peut plus écrire de la même façon au cinéma après les Amber-son. »

« Un métier quasi inutile »

Le snobisme lui paraît une arme adéquate pour découvrir des oeuvres originales. Sa curiosité est sans limites. Quelle capacité de travail ! Il n'arrête pas. Ses principes tiennent du bon sens. « Il faut naturellement préférer Bernanos à Rudyard Kipling et Renoir ou Fellini à David Lean. » Il ne rate pas un festival, se rend en Belgique pour assister à une projection des Sentiers de la gloire interdit en France, attend Louis Malle au tournant après Le Monde du silence : « Il lui restait à prouver après ce coup de maître que les poissons n'étaient pas les seuls à avoir du talent. »

On a fait de lui le parrain de la Nouvelle Vague. La leucémie l'a empêché de voir Les 400 Coups qui lui est dédié. C'est trop bête. On aurait aimé savoir ce qu'il en aurait pensé. En plus, sa fonction de critique ne lui montait pas à la tête. « La principale satisfaction que me donne ce métier réside dans sa quasi-inutilité. Faire de la critique cinématographique, c'est à peu près cracher dans l'eau du haut d'un pont. » Ce recueil montre par l'absurde à quel point il se trompait. Écrits complets, d'André Bazin, édition établie par Hervé Joubert-Laurencin, aux Éditions Macula, 2 848 p., 149 €.